

COURS DE PEDAGOGIE THÉORIQUE ET PRATIQUE

Gabriel Compayré

1897

Librairie classique Paul Delaplane

EXTRAIT :

PREMIÈRE PARTIE : PÉDAGOGIE THÉORIQUE

LEÇON V

CULTURE DE L'ATTENTION

Sens intime ou conscience. — Divers degrés de la conscience. — Éducation de la conscience. — L'attention et l'éducation. — Définition de l'attention. — Importance générale de l'attention. — L'attention chez l'enfant. — États intermédiaires. — Commencements de l'attention. — Attention imposée. — Autres caractères de l'attention chez l'enfant. — Peu de durée de l'attention. — Exercice de l'attention par les sens. — Signes extérieurs de l'attention. — Besoin de mouvement. — Stimulants de l'attention. — La curiosité. — Effets de la nouveauté. — Effets de la variété. — Peu de choses à la fois. — Conditions extérieures de l'attention. — Ne pas tolérer les distractions. — Cas où l'attention est rebelle. — Conséquences morales du défaut d'attention.

Sens intime ou conscience. — On appelle *sens intime* ou *conscience* la connaissance que l'esprit prend de lui-même et de tout ce qui se passe en lui. La conscience, comme une lumière intérieure, éclaire et accompagne tous les états psychologiques, toutes les opérations mentales. Elle est donc moins une faculté distincte qu'un caractère commun à toutes les facultés de l'esprit, dont le propre est de ne pouvoir agir sans savoir qu'il agit. Au fond elle n'est pas autre chose que l'intelligence se connaissant elle-même et connaissant tout ce qui s'accomplit dans l'exercice des diverses activités mentales.

Divers degrés de la conscience. — L'intelligence et la conscience n'atteint pas d'emblée, chez l'enfant, à pleine clarté. Elle traverse différents degrés. Obscure et confuse chez le nouveau-né, elle l'informe vaguement de ce qui se passe en lui. Peu à peu elle devient plus claire, plus distincte ; elle rattache au moi les phénomènes intérieurs. Enfin elle acquiert toute sa puissance lorsque, gouvernée par la volonté, elle se manifeste sous sa forme réfléchie.

Elle prend alors le nom de *réflexion* quand elle s'applique à l'esprit lui-même, le nom *d'attention* quand elle se porte sur ce qui est hors de nous. « Le nom de réflexion, dit M. Janet, exprime le retour de l'esprit sur lui-même et sur sa pensée; c'est l'attention du dedans¹. » Et de même l'attention est la réflexion du dehors.

Éducation de la conscience. — L'éducation de la conscience se confond avec l'éducation de toutes les facultés. Plus on développera les divers pouvoirs de l'âme, plus on assurera la netteté, la force des perceptions de la conscience².

Sous sa première forme, la conscience échappe presque complètement à l'action de l'éducation. C'est d'elle-même et par l'accroissement naturel de ses forces que l'âme s'éclaire, pour ainsi dire, et en vient à se rendre compte de ses actes. L'éducateur n'a pas à intervenir pour hâter ce progrès naturel, qui est dû à la croissance et à l'âge.

¹ M. Janet, *Cours de morale*, Paris, Delagrave, 1881, p. 65.

² On sait quel rôle jouent dans le premier développement de l'esprit ce que les philosophes contemporains appellent les impressions inconscientes, ce que Leibnitz appelait déjà les perceptions inaperçues. Il faut donc veiller à ce que le milieu où l'enfant grandit soit sain et pur, que rien de mauvais ne se glisse pour ainsi dire à notre insu dans son âme. Même avant l'éveil de la conscience, il y a une éducation négative, qui consiste à éloigner de l'enfant toutes les influences malsaines.

Une fois développée, la conscience ne donne pas lieu non plus à une culture spéciale. Sa puissance se mesurera toujours au degré de force qu'auront atteint les différentes facultés.

En ce qui concerne cependant cette partie de la conscience qui a pour objet immédiat le moi, et qui est le principe du sentiment de la personnalité, l'éducation a une action à exercer pour fortifier la réflexion psychologique et pour assurer à la personne humaine la pleine possession d'elle-même.

Mais, considérée en général, la conscience, comme nous l'avons dit, se confond avec l'intelligence, et le premier soin du pédagogue doit être d'assurer les progrès de l'intelligence en la soumettant à la direction de la volonté, ou en d'autres termes en la rendant attentive.

L'attention et l'éducation. — « Le grand point, disait Condillac, est de faire comprendre à l'enfant ce que c'est que l'attention. » Non, le grand point est de lui apprendre à être attentif, et le moyen d'y réussir, ce n'est pas de lui expliquer théoriquement les conditions de l'attention, c'est de les connaître soi-même, afin de placer pratiquement l'enfant dans ces conditions, en lui présentant des objets qui soient à sa portée, qui excitent son intérêt.

Il n'y a rien à attendre de ces esprits languissants ou trop mobiles qu'aucune étude n'attache, qu'aucune leçon ne captive. Tout est à espérer au contraire d'une intelligence attentive, qui sait se fixer sur les sujets qu'elle étudie. Le jour où le maître a retenu pendant quelques minutes l'attention de ses élèves, ce jour-là seulement il est sûr du succès, et l'instruction commence véritablement. S'il n'a affaire qu'à des auditeurs distraits, il renouvelle le travail des Danaïdes, et il verse sa science dans un tonneau sans fond.

Définition de l'attention. — L'attention parfaite, dans sa forme définitive, c'est le caractère d'une intelligence qui se possède, qui se gouverne, qui s'applique où elle veut: d'un seul mot, c'est la liberté de l'esprit. L'intelligence attentive n'est point à la merci des impressions extérieures, ou des suggestions capricieuses, involontaires, de la mémoire et de l'imagination. Elle se porte volontairement sur les objets qu'elle a choisis ; elle s'appartient à elle-même.

L'attention n'est pas une faculté spéciale ; c'est un mode général de toutes nos opérations intellectuelles. Elle se joint à toutes, à la perception extérieure, à la conscience, à la mémoire, à l'imagination, au raisonnement, et leur assure leur maximum de puissance. Tout le monde sait la différence *de voir* et *de regarder*, *d'entendre* et *d'écouter*, *de toucher* et *de palper*. La conscience attentive, c'est la *réflexion*, qui pénètre d'un regard plus profond dans les replis du monde intérieur des sentiments et des pensées. Les progrès de la mémoire sont liés aux progrès de l'attention elle-même ; et le raisonnement n'est vraiment solide et fort que quand il est réfléchi, c'est-à-dire attentif.

Importance générale de l'attention. — Il suffit d'avoir défini l'attention pour juger de son influence et de ses effets. L'histoire des belles découvertes scientifiques et des grandes oeuvres humaines n'est, pour la majeure partie, que le récit des efforts de l'attention. Newton disait qu'il avait découvert les lois de l'attraction universelle « en y pensant toujours ». Buffon définissait le génie « une longue patience ». Dans des proportions plus modestes, tous les résultats du travail de la pensée témoignent directement de l'importance de l'attention.

Mais il y a, en quelque sorte, une contre-épreuve : c'est que les infirmités de l'esprit correspondent aux défaillances de l'attention. L'idiot, l'imbécile, sont incapables de fixer leur esprit sur quelque objet que ce soit. Le monomane est comme l'esclave d'une idée fixe qui l'absorbe tout entier. Le maniaque au contraire suit en un instant mille pensées diverses, impuissant à retenir son esprit sur aucune. A tous ses degrés, la folie est surtout une incapacité d'être attentif, de diriger son esprit : l'intelligence ne s'appartient plus ; elle est, comme on **dit**, *aliénée*.

L'attention est donc la caractéristique de l'état normal de l'intelligence, et comme la santé de l'esprit, Aussi ne faut-il pas s'étonner que certains philosophes, Laromiguière, par

exemple, aient considéré l'attention comme le principe de toutes les facultés intellectuelles.

L'attention chez l'enfant. — S'il en est ainsi, si l'attention est la forme parfaite de l'intelligence, l'opération consciente par excellence, celle qui implique la participation de la volonté et de la personnalité tout entière, il est évident qu'elle ne peut se manifester tout de suite chez l'enfant, à l'âge où les facultés sont en train de naître.

L'enfant est naturellement distrait, et la distraction est le contraire de l'attention. L'enfant est d'abord le jouet des sensations qui se succèdent et qui entraînent son esprit de côté et d'autre. Un peu plus avancé en âge, il est à tout instant détourné par ses imaginations, par ses souvenirs, par les idées incohérentes qui jaillissent on ne sait d'où dans sa conscience. Son intelligence est presque aussi mobile que son corps. Elle est dominée par d'autres forces ; elle est comme à la remorque des impressions involontaires qui viennent sans cesse se jeter à la traverse de son travail, de ses études. La ramener, la fixer est toute une affaire.

Ne songeons donc pas à réclamer de l'enfant l'attention véritable, l'attention absolue. Autant vaudrait imposer l'immobilité à un oiseau. Et cependant il faut le plus tôt possible rendre l'enfant attentif : l'instruction même la plus élémentaire l'exige. Il faut à tout prix obtenir de lui cet effort d'attention qui lui est si pénible, qui paraît si contraire à sa nature, cette *concentration*, comme disent les psychologues anglais, si peu conforme à l'éparpillement naturel de ses idées et à la mobilité volage de son imagination.

Le problème paraît d'abord insoluble. S'il ne l'est pas, c'est grâce à certains degrés intermédiaires que la nature a ménagés entre l'état d'inattention ordinaire, qui est le point de départ, et l'habitude de l'attention, qui est le terme auquel il faut arriver.

États intermédiaires. — Les puissances de l'esprit ne sont pas dès l'abord et du premier coup tout ce qu'elles seront un jour. Parfois même elles diffèrent totalement dans leurs débuts de ce qu'elles deviendront plus tard, et présentent des caractères presque opposés à ceux qu'elles manifesteront dans leur forme adulte et définitive. C'est le cas de l'attention, qu'on a pu définir le mode volontaire de l'intelligence, et qui à l'origine est involontaire et irréfléchie.

Qu'on lise le chapitre qu'un observateur ingénieux de l'enfance, M. Pérez, a consacré aux premiers développements de l'attention; et l'on se convaincra que l'attention de l'enfant n'est que l'ombre et le fantôme de l'attention véritable³. Dans les exemples que M. Pérez a recueillis, l'attention est tour à tour confondue avec un *besoin impérieux*, comme celui du nourrisson qui regarde fixement le sein de sa nourrice; avec une *sensation vive*, comme celle de l'enfant qui, à un mois, est capable de suivre pendant trois ou quatre minutes le reflet miroitant de la lumière sur un tableau placé près de la fenêtre ; même avec la *mobilité des impressions*, comme dans le cas de cette petite fille de trois mois qu'on nous dépeint « attentive à tout ce qui se passait autour d'elle, aux sons de toute espèce, à un bruit de pas dans la chambre ». Dans ces différentes circonstances où l'enfant ferait preuve d'attention, « le sujet observant, M. Pérez l'avoue, paraît moins s'appartenir qu'appartenir à l'objet observé ». Or c'est là précisément le contraire de l'attention. Loin d'être une sensation exclusive ou une condescendance de l'esprit aux impressions multiples des sens, l'attention consiste surtout à dominer les sensations, pour suivre volontairement une pensée préférée à toutes les autres. Elle n'est pas le contre-coup et le résultat d'une excitation du dehors ; elle émane d'un effort intérieur. Quant « à cette habitude d'attention, prompte, éparpillée capricieusement, c'est-à-dire insuffisamment accordée à toute chose », elle est en effet le propre de l'enfant, mais elle est la négation même de l'attention proprement dite.

Commencements de l'attention. — Et cependant c'est par là, et par là seulement, que l'attention débute. Il n'y a pas d'autre moyen de la cultiver, dans les premières années, que de faire à l'enfant une habitude de ces impressions vives, dominantes, qui retiennent et captivent son esprit, et

³ M. Pérez, *Les trois premières années de l'enfant*

qui sont comme les simulacres de l'attention.

Lorsqu'il aura nombre de fois attaché son regard sur les couleurs vives, sur les formes brillantes, qui le fascinent, lorsqu'il aura prêté son oreille à la voix forte qui, le domine, aux sons harmonieux qui le charment, il sera tout doucement porté à diriger de lui-même son esprit vers ces objets habituels de sa contemplation. A l'excitation habituelle du dehors répondra peu à peu un mouvement volontaire du dedans. A l'attention involontaire succédera l'attention librement voulue. Il n'y a pas d'autre secret pour appeler l'esprit à la liberté que de l'emprisonner d'abord dans des sensations continues et forcées. C'est merveille de voir comment, par une évolution naturelle, par la force même de l'esprit, l'énergie intérieure se fera jour, comment la volonté se glissera par degrés dans l'habitude d'un travail imposé et d'une pensée maintenue par la contrainte sur un même point.

Attention imposée. — Il n'y a donc pas d'autre conseil à donner à l'éducateur, pour cette première culture de l'attention, que d'imposer à l'enfant la considération prolongée d'un même objet. De cet état qui simule l'attention sortira insensiblement l'attention vraie. Le mieux sera de placer l'enfant dans des conditions telles que rien ne provoque ses distractions⁴. Mettez dans un jardin, avec son alphabet, l'enfant qui apprend à lire ; là, au milieu des sensations qui tourbillonnent autour de lui, il sera presque impossible de fixer son esprit. Il interrompra sans cesse son épellation par des exclamations de toute sorte : « Voilà un papillon qui passe ! Voilà un oiseau qui vole ! » Placez au contraire le même enfant dans une chambre un peu nue, un peu sombre, où les sollicitations sensibles sont rares, faites en sorte qu'il ne voie que son syllabaire, et vous obtiendrez qu'il répète à peu près docilement sa leçon. Sans doute, vous n'avez pas affaire, en ce cas, à un esprit véritablement attentif, faisant effort de lui-même pour suivre une direction donnée ; vous n'avez devant vous qu'un être passif, que vous maintenez, à force d'art, dans la dépendance d'une sensation unique, celle de la syllabe que vous lui faites épeler, et qui vous échappera à la première occasion pour devenir l'esclave d'une sensation nouvelle. Mais dans cette espèce d'assujettissement où le retient une seule impression, à l'exclusion de toutes les autres, l'esprit se fortifiera peu à peu : il perdra l'habitude de la dissipation, de la mobilité ; il se prêtera de plus en plus, avec une complaisance toujours grandissante, aux objets d'étude que vous lui proposerez ; après s'être laissé contraindre, il en viendra à consentir ; il donnera son attention, jusqu'à ce qu'il finisse par s'attacher de lui-même aux objets vers lesquels son choix le poussera. Et, jusque dans l'attention de l'homme fait, il restera toujours quelque chose d'involontaire et de forcé : l'irrésistible attrait d'une pensée favorite, d'une étude de prédilection, d'un goût dominant.

Autres caractères de l'attention chez l'enfant. — Lorsque l'enfant aura grandi, lorsqu'il aura atteint l'âge scolaire, on pourra déjà lui demander un peu d'attention volontaire à compter sur son effort. Mais de combien de ménagements il faudra encore user pour ne pas fatiguer son attention naissante, pour la provoquer, pour la retenir ! Ici encore on devra consulter la nature de l'enfant et tenir compte des caractères particuliers de son esprit. A chacun de ces caractères correspondra une série de prescriptions pédagogiques.

D'abord l'attention de l'enfant est courte : elle est vite épuisée. De plus elle ne s'applique volontiers qu'aux objets sensibles. Elle ne peut être absolue et à la fixité de l'esprit ne correspond pas toujours l'immobilité du corps. Enfin, d'une façon générale, elle est faible, et il faut recourir à toutes sortes de stimulants pour l'éveiller et pour la maintenir.

Peu de durée de l'attention. — Nous n'apprendrons rien à personne en rappelant que les enfants ne sont pas capables d'une longue contention d'esprit.

⁴ « Faites régner le calme autour du nouveau-né, afin que les impressions qu'il reçoit par les sens soient distinctes. » (Madame Necker de Saussure, t. II, p. 125.)

« Horace Grant a établi que, au delà de cinq à dix minutes pour les enfants jeunes, et de trente à quarante-cinq minutes pour les grands écoliers, l'attention est fatiguée et l'effort intellectuel fait défaut. »⁵

L'enfant généralement jette tout son feu au début d'une leçon; mais il est vite about de forces ; il a besoin de s'occuper à autre chose, ou même de ne s'occuper à rien, de se délasser par le jeu ou par le repos complet. Ayons donc bien soin de procéder par degrés. Que les leçons soient courtes au début ; elles s'allongeront à mesure que se développera la capacité d'attention de l'élève. Variions aussi les exercices : le changement repose⁶. Coupole le plus possible les travaux scolaires par des récréations, qui, comme l'indique l'étymologie du nom, 'refont véritablement et créent à nouveau (*recréent*) les forces épuisées.

Exercice de l'attention par les sens. — C'est encore une vérité banale que l'impuissance de l'enfant à suivre les idées abstraites. Un moyen sûr de le rendre distrait, d'affaiblir peut-être pour la vie, sa puissance d'attention, c'est de lui enseigner trop tôt des vérités générales, des règles, des formules, toutes choses qui le rebutent parce qu'il ne les comprend pas bien. Les idées générales sont nulles pour les enfants. Les faits seuls ont de la réalité à leurs yeux.

M. Egger cite un exemple frappant de cette incapacité de l'enfant à saisir l'abstrait :

« A trois ans et demi, Émile, à qui l'on fait lire le chiffre 3, numéro d'une maison, s'y refuse « parce qu'il n'y a qu'un chiffre ». Il ne s'explique pas comment un seul signe peut marquer la pluralité. »

On ne saurait trop le redire, l'enfant ne s'assimile d'abord que les connaissances sensibles. Parlons donc aux sens ; épargnons le plus possible les abstractions aux commençants. Une des raisons qui justifient le mieux l'emploi des *leçons de choses*, c'est qu'elles s'inspirent précisément de ce principe fondamental, qu'il convient d'exercer l'attention sur les objets concrets et sensibles, avant de l'appliquer aux choses abstraites.

Signes extérieurs de l'attention. — Un autre caractère de l'attention chez l'enfant, c'est qu'elle est rarement accompagnée des signes extérieurs qui la trahissent chez l'homme mûr. Le penseur qui réfléchit reste immobile, les yeux fixes, la tête penchée. Voyez au contraire l'enfant qui répète sa leçon : il lui est impossible de rester en place ; son regard s'éparpille au plafond, à droite, à gauche ; ses jambes, ses bras, tout s'agite en lui. J'ai connu une petite fille qui ne pouvait apprendre à lire qu'à la condition de coudre en même temps: c'était plaisir de la voir avec ses petits doigts tirer machinalement son aiguille, pendant que d'autre part elle épelait l'alphabet placé sur les genoux de sa mère. L'enfant, en résumé, a besoin de mouvement, même quand il étudie : l'activité intellectuelle ne suspend pas son activité physique. L'attention dont il est capable ne l'absorbe pas tout entier.

Besoin de mouvement. — S'il en est ainsi, il conviendra de faire sa part à ce besoin de mouvement et de ne pas exiger de l'enfant une immobilité absolue. Ne lui demandons pas, ce qui est impossible à son âge, d'être pendant ses heures de classe une statue pensante. N'exigeons pas de lui les signes extérieurs de l'attention, pourvu qu'il soit réellement attentif.

Recherchons même les méthodes qui, en donnant une occasion de s'exercer à son besoin de mouvement physique, aident au travail de sa pensée. L'enfant apprend à écrire plus facilement qu'à lire, parce que le travail de l'écriture fait agir sa main, et par suite lui plaît davantage.

Les procédés *phonomimiques*, quoi qu'on en puisse penser, ont cet avantage d'introduire dans

⁵ M. Fonssagrives, *l'Éducation physique des garçons*. Paris, Delagrave, 1870.

⁶ Le programme officiel dit nettement : « Chaque séance sera coupée soit par la récréation réglementaire, soit par des mouvements et des chants. »

l'étude de l'alphabet des gestes, des mouvements, et de rompre l'immobilité insupportable aux enfants. Un des mérites des *procédés Froebel*, c'est qu'ils exercent à la fois les sens et la faculté motrice.

Il serait pourtant dangereux de trop accorder à la pétulance physique de l'enfant. L'ordre de la classe ne s'accommoderait pas aisément d'élèves sans cesse remuants, et dont l'idéal serait d'apprendre à lire en faisant des gambades. De plus, si l'on ne surveillait pas l'enfant sous ce rapport, on lui laisserait prendre des habitudes disgracieuses, des « tics » désagréables. Et miss Edgeworth, qui paraît d'ailleurs préoccupée avec excès de ce danger, écrit non sans justesse :

« Si un enfant ne peut lire sans branler la tête comme une pendule, il y a moins d'inconvénient à interrompre sa leçon de lecture qu'à le laisser grandir avec cette ridicule habitude⁷. »

Stimulants de l'attention. — « L'intérêt inspiré par le sujet même de l'étude, a dit un pédagogue, est un talisman unique pour développer l'attention. » Créer l'intérêt, telle doit être par conséquent la principale préoccupation des maîtres.

L'attention vraie, comme l'affection, ne se laisse pas contraindre : elle se donne à ceux qui savent la gagner. Rien de plus important par conséquent que le choix des choses enseignées, et surtout la façon de les enseigner.

Sans doute il faut se garder des erreurs d'une éducation trop complaisante et trop facile, qui abuse du divertissement et qui exclut l'effort. Nous n'oublierons pourtant pas que le plaisir est le plus puissant stimulant de l'étude. Écartons les obstacles le plus possible sur la route de cette attention encore vacillante, qui ne poursuivra son chemin que si elle y trouve de l'agrément.

Rien n'est indifférent de ce qui peut contribuer à l'attrait de l'enseignement. Le talent des professeurs sera toujours le gage le plus sûr de l'attention de l'élève. Mais, à défaut de talent, la simplicité, la clarté, la netteté de l'exposition auront une influence heureuse sur les dispositions de l'auditoire. Même le ton de la voix, l'attitude d'un maître qui, comme on dit, « est à son affaire », qui témoigne de l'intérêt qu'il prend à ce qu'il enseigne, contribueront à exciter l'intérêt chez ceux qui apprennent et qui écoutent.

Il n'est pas question de rendre tout agréable et attrayant, mais qu'on se le rappelle cependant, il n'y a que ce qui émeut la sensibilité, ce qui a rapport au plaisir ou à la douleur, ce qui est agréable ou douloureux, qui éveille sûrement l'attention ; et il n'y a que ce qui est agréable qui la retienne.

La curiosité. — Dans cette recherche de l'attrait, de l'intérêt, l'éducateur est aidé par la nature même de l'enfant. Il s'en faut en effet que l'esprit de L'enfant répugne à l'attention.

La curiosité, ce grand mobile de l'intelligence, que Fénelon a admirablement définie « un penchant de la nature qui va au-devant de l'instruction », la curiosité, si elle est habilement provoquée et satisfaite à propos, sera la source naturelle de l'attention.

Un évêque du dix-neuvième siècle, moins libéral que Fénelon, Dupanloup, n'a que des paroles sévères pour la curiosité de l'enfant.

« L'âme légère, dissipée, *curieuse*, ouverte de tous côtés, laisse tout perdre et ne garde rien : nulle oeuvre sérieuse n'est possible avec elle, ni en elle⁸. »

La curiosité, qui est en effet le caractère d'un esprit ouvert de tous côtés, impatient de savoir, ardent à la recherche, est, au contraire, quoi qu'en dise Dupanloup, une disposition précieuse, une aptitude heureuse, dont il faut seulement savoir user avec habileté et discrétion. Elle est une sorte d'appétit intellectuel ; il s'agit de ne lui fournir que des aliments sains.

Heureux les instituteurs qui ont affaire à des intelligences naturellement curieuses ! Mais heureux surtout ceux qui savent provoquer la curiosité et la tenir en haleine ! Pour cela il faut habilement

⁷ *L'Éducation pratique*, t. I, p. 51.

⁸ Dupanloup, *de l'Éducation*, t. III, p. 465.

faire appel aux goûts de l'enfant et les favoriser, sans les surmener pourtant. « L'empressement à tirer parti d'un goût, dit madame Necker de Saussure, est souvent cause que vous le tuez. »

« La manière dont on instruit l'enfant, dit dans le même sens M. Lacombe, a nécessairement cet inconvénient de prévenir la curiosité, de l'empêcher de naître ou au moins d'arrêter ses mouvements sur-le-champ. En effet que fait-on ? On prend l'enfant, on l'assied sur un banc, et on lui enseigne couramment quantité de choses dont il n'a jamais aperçu l'existence, qu'il ne soupçonnait pas, que par conséquent il n'a pas pu désirer connaître : on éteint sa curiosité avant qu'elle ait pu s'éveiller. Quant aux choses dont il a pu entrevoir quelque trait, qui l'ont peut-être intrigué, on les lui expose d'un coup, et pleinement, et même avec plus de détail qu'il n'en demandait. On accable sa curiosité à peine née. On lui enseigne tant de choses par force, qu'il n'a plus nulle envie de rien savoir. »

Ménageons donc la curiosité de l'enfant : ne l'étouffons pas en la rassasiant trop vite. Répondons à ses questions. comme l'exige Locke. Mais laissons-lui aussi le soin de chercher par lui-même, par une observation personnelle, la satisfaction qu'il désire. La curiosité ne peut être vraiment le germe de l'attention que si elle est en partie livrée à elle-même, si on ne la satisfait pas trop tôt, si on lui laisse le temps de devenir un effort vers la vérité.

Effets de la nouveauté sur l'attention. — Un des meilleurs moyens d'exciter la curiosité, et par suite l'attention, c'est de présenter à l'enfant des objets nouveaux. Le contraste réveille l'esprit, à une condition pourtant, c'est que le contraste ne soit pas trop violent, et que l'étude nouvelle n'introduise pas l'enfant dans un monde absolument étranger à, ses préoccupations antérieures. « Dans les sujets entièrement nouveaux, dit miss Edgeworth, nous faisons des efforts d'attention surabondants, et nous nous fatiguons sans profit. »

Qui ne sait par expérience que le commencement d'une science, malgré l'attrait de la nouveauté, est particulièrement pénible? Il faut rapprocher et joindre l'un à l'autre, pour rester dans la vérité, les deux proverbes familiers : « Tout nouveau, tout beau! » et « Il n'y a que le premier pas qui coûte. »

Effets de la variété. — C'est moins la nouveauté que la variété qui importe dans l'éducation de l'attention.

L'alternance des occupations et des exercices anime une classe. Il faut savoir passer de l'exposition à l'interrogation, d'un genre de travail à un autre. La raison en est que ces exercices divers s'adressent à des facultés un peu différentes. Quand une faculté est fatiguée, il faut lui accorder un peu de relâche et s'adresser à la faculté voisine. L'esprit de l'enfant, d'ailleurs, est avide de changement. Parfois un simple changement de ton, une intonation différente dans la voix du professeur, suffit pour réveiller l'attention qui s'assoupit. Rien n'est difficile à suivre, à écouter avec attention, comme un discours monotone débité sans inflexions.

Peu de choses à la fois. — Il ne faudrait pas que le souci de varier, de diversifier l'enseignement nous fît tomber dans la confusion. La multiplicité des sujets dérouté l'attention, loin de la servir.

« Ce serait une égale folie, dit M. James Sully, de présenter à l'enfant en même temps un grand nombre d'études diverses, et de prétendre l'obliger à tendre son esprit pendant une durée de temps indéfinie sur le même sujet⁹. »

On ne retient pas l'attention, ou du moins on la fatigue, on la surmène, de façon à rendre son effort quand on lui présente trop de choses à la fois. Défions-nous des professeurs verbeux, dont la pensée surabonde, dont les paroles se succèdent avec une extrême volubilité. Il n'y a pas à attendre de leurs leçons d'effet durable, ni d'impression profonde. L'élève, comme le professeur, arrive essoufflé au bout de cette course oratoire. L'état d'esprit où le plongent le débit précipité et l'érudition de son maître rappelle l'ahurissement de ces Esquimaux dont miss Edgeworth raconte l'histoire :

Nouvellement arrivés à Londres, ils avaient visité en une journée tous les monuments de la capitale, sous la conduite d'un guide trop pressé; au retour, quand on les interrogea sur ce qu'ils avaient

⁹ M. Sully, *Éléments de psychologie*, p. 104.

vu, ils ne savaient que répondre. C'est à peine si l'un d'eux, pressé de questions et sortant enfin de sa torpeur, put dire en branlant la tête : « Trop de fumée, trop de bruit, trop de maisons, trop de monde! »

Conditions extérieures de l'attention. — « Il est dangereux, dit miss Edgeworth, d'employer des stimulants étrangers à l'objet qu'on étudie. » Assurément il faut le plus possible faire sortir l'intérêt de l'étude elle-même, et mettre en mouvement les ressorts intérieurs de l'attention. Ce n'est pourtant pas une raison pour dédaigner les secours qui peuvent venir du dehors, ni -pour méconnaître l'importance des conditions matérielles où l'enfant peut être placé.

Voici, d'après M. Bréal, quelques-unes de ces conditions :

« Le maître, autant que possible, reste en place, tenant la classe sous ses yeux et exigeant que tous les yeux soient tournés vers lui. L'enseignement ne commence que quand tous les enfants ont pris une attitude droite et recueillie un coup donné sur la table ou un mot convenu marque le signe que la classe est commencée. Les questions doivent être adressées à la classe tout entière ; aussi le maître fera-t-il toujours la question d'abord, puis il laissera la pause nécessaire pour trouver la réponse, et c'est alors seulement qu'il nommera l'élève qui doit répondre. Si l'écopier commence à chercher sa réponse après qu'il est interpellé, c'est preuve d'inattention. La réponse faite par un élève, si elle est correcte, peut être redemandée à un camarade ; si elle est fautive, elle doit être corrigée par lui. Les phrases importantes sont répétées en chœur par toute la classe. Aussitôt que l'inattention se montre, le maître s'arrête. Un moyen de réveiller la classe, mais dont il ne faut pas abuser, c'est de la faire lever et se rasseoir sur un mot de commandement. Les élèves doivent toujours répondre à voix très haute ; au contraire, le maître pourra parler doucement. L'oreille des élèves s'habitue vite aux éclats de voix, qui dès lors ne servent plus à rien. »¹⁰

A ces précautions il faut en joindre quelques autres que l'expérience suggère. L'attention varie avec les heures du jour, avec les jours de la semaine, avec l'intervalle qui sépare le travail et les repas. L'attention est plus puissante dans la classe du matin que dans la classe du soir, pendant les premières heures que pendant les dernières¹¹. Un éducateur circonspect tiendra compte de toutes ces différences pour régler l'ordre des études. Il commencera par les exercices les plus difficiles et rejettera à la fin de la classe ceux qui demandent le moins de peine.

Ne pas tolérer les distractions. — On n'assure véritablement l'essor d'une qualité intellectuelle, qu'en réprimant les défauts qui lui sont opposés : il faut donc combattre par-dessus tout la distraction, et, après avoir tout fait pour la corriger doucement, savoir recourir même aux punitions pour l'interdire.

« Les distractions, dit Kant, ne doivent jamais être tolérées, au moins dans l'école, car elles finissent par dégénérer en habitude. Les plus beaux talents se perdent chez un homme qui est sujet aux distractions... Les enfants distraits n'entendent qu'à moitié, répondent tout de travers, ne savent pas ce qu'ils lisent. »

Cas où l'attention est rebelle. — Le défaut d'attention provient soit accidentellement de circonstances passagères qu'il est relativement facile de modifier, soit de la nonchalance générale d'un esprit en tout temps incapable de se fixer.

Dans le premier cas, les remèdes à employer ne seront que l'application des conseils déjà donnés et qui tendent à placer l'esprit dans les conditions les plus favorables au développement de l'attention. Ces règles, d'ailleurs, doivent être appliquées avec délicatesse et en tenant compte des exceptions qu'elles comportent. Ainsi c'est une loi générale que l'attention est surtout puissante chez l'élève au commencement de la classe, alors qu'elle n'est pas encore fatiguée. Et cependant qui n'a remarqué que l'enfant avait quelque peine à se mettre en train ? Généralement, quand l'enfant commence sa leçon, il patauge. Il lui faut quelques minutes pour se ressaisir, pour ramasser les forces dispersées de son esprit. Il est rétif au début, comme un cheval qu'il faut fouetter au départ.

¹⁰ *Dictionnaire de pédagogie*, art. *Attention*

¹¹ Le règlement de 1882 dit formellement : « Les exercices qui demandent le plus grand effort d'attention, tels que les exercices d'arithmétique, de rédaction, de grammaire seront placés de préférence le matin. »

La situation est plus grave, quand on a affaire à des natures tout à fait ingrates, et quand l'inattention est le signe d'une indifférence générale de l'esprit.

« Cette nonchalance d'humeur, dit Locke, est le pire défaut qui puisse se manifester chez un enfant, le plus difficile à corriger, parce qu'il a son principe dans le tempérament. »¹²

Mais, à vrai dire, cette inattention incurable est fort rare. Le plus souvent l'enfant, même le plus distrait en classe, parce que les leçons qu'il y reçoit n'ont pas d'attrait pour lui, retrouve toute son ardeur, toute son énergie, soit dans ses jeux, soit dans une occupation favorite. Il faut donc observer avec soin son caractère. S'il est indifférent dans toutes ses actions, il y a peu d'espoir. Mais s'il y a des choses, quelles qu'elles soient, qui attirent sa préférence et qu'il fasse avec plaisir, ayons soin de cultiver ce goût particulier; servons-nous-en pour exercer son activité, pour obtenir son attention. Une fois fixée et développée sur un point, l'attention pourra rayonner sur d'autres et s'étendre peu à peu aux études qui l'avaient d'abord rebuté.

Conséquences morales du défaut d'attention. — Ce n'est pas uniquement à l'étude, au travail intellectuel, que l'attention profite. La conduite de l'existence et les vertus du caractère n'ont pas moins besoin d'elle que les qualités de l'esprit. Le défaut d'attention dans la vie pratique est synonyme de légèreté et d'étourderie. Être habituellement attentif, ce n'est pas seulement le meilleur moyen de s'instruire et de progresser dans les sciences et la prière la plus efficace qu'on puisse adresser à la vérité pour qu'elle se donne à nous, c'est encore un des instruments les plus précieux du perfectionnement moral, la plus sûre manière d'éviter les écarts et les fautes, un des éléments les plus nécessaires de la vertu.

¹² Locke, *Quelques Pensées sur l'éducation*, p. 190.